Bon Marché

Au début des années 60, ma mère était encore une personne jeune, de moins de 40 ans, ayant cinq enfants dont le plus grand, avait à peine plus de dix ans. Un souvenir me revient concernant les achats au Bon Marché. Mon père était au travail et n'était pas concerné.

Grand magasin Le Bon Marché

`https://lapasserelle.com/wa/imgs/Paris-Bon-Marche.jpg`

C'était une équipée depuis Sceaux. Ma mère enfournait trois ou quatre enfants dans la 403 familiale, et nous partions pour Paris. Jean-Pierre venait rarement. C'était un "enfant difficile" – tout simplement car mon père lui tapait dessus psychologiquement depuis toujours. Il allait beaucoup chez les Daniel pour le weekend. De même aux Lecques, dans les années 60, l'été, il passait souvent plusieurs jours aux Glycines chez ma grand-mère, pour soulager mes parents.

Pour moi aller à Paris était aussi extraordinaire que quelques années plus tôt quand nous prenions le train avec une locomotive à vapeur pour aller à Marseille.

Ma première observation frappante, je l'ai dit, était qu'il n'y avait pas de campagne quand nous quittions Sceaux par la RN20, l'avenue du Général Leclerc, que ma mère appelait encore comme tout le monde la Route d'Orléans, en direction de Paris.

Nous traversions des banlieues informes et sans caractère, franchissions un grand carrefour appelé, je ne savais pourquoi, La Vache Noire, il n'y avait pas de périphérique mais "la zone", que je ne distinguais pas du reste de l'urbanisation, et nous arrivions dans une ville immense (encore bien plus grande que Toulon ou Marseille dont j'avais quelques vagues souvenirs), et finalement après des grandes artères, appelés des boulevards, nous étions sur l'un d'entre eux, le boulevard Raspail. Et je n'avais aucune idée où nous étions.

Il y avait des bâtiments haussmanniens, mais je ne connaissais pas ce terme, plutôt élégants, mais servant à quoi ?, des trottoirs, des voitures, tractions, 203, dauphines, 403, frégates, etc., et des autobus qui avaient l'air sympathique avec leur allure et leur bruit de barcasse.

Autobus parisien, années 60

`https://lapasserelle.com/wa/imgs/autobus.jpg`

Maman cherchait l'entrée du parking souterrain que le Bon Marché réservait à sa clientèle. Et nous voila partis à pied. Je n'ai plus souvenir du chemin, une ou deux centaines de mètres, pour aller au magasin. Puis nous étions dans ce temple de la consommation, très lumineux, mais sans ciel, avec des objets partout, sur plusieurs étages, que Maman avait l'air de bien connaître.

Le Bon Marché de l'époque n'avait pas grand chose à voir, à part son architecture, avec celui d'aujourd'hui, qui est un grand magasin de luxe, avec sa Grande Épicerie, la plus chère de Paris. Du reste, dans mon souvenir, il n'y avait pas d'alimentation, mais seulement de l'équipement de la maison. C'était vieillot, avec des rayons literie, éclairage, électro-ménager, linge de maison, vêtements, chaussures, etc. selon les étages. Il y avait des chefs de rayons en blouse grise et des vendeuses en blouse en nylon bleu ou rose. C'était certainement plus proche du grand magasin d'Aristide Boucicaut que de celui d'aujourd'hui. Le BHV actuel au sous-sol en donne encore une idée.

Comme toutes les femmes, ma mère aimait bien dépenser de l'argent, mais elle était tout sauf frivole, même l'achat d'une boîte de peinture pour enfant était une dépense à considérer deux fois. Elle achetait de quoi équiper la maison, de l'électro-ménager, des casseroles, des boîtes en plastique de rangement, des "appliques" pour les murs (lampes), du tissu, de la laine pour sa machine à tricoter, des vêtements pour nous, etc. On ne prenait pas directement livraison des articles.

On descendait ensuite dans un sous-sol qui se trouvait entre les deux magasins (sans doute sous la rue du Bac, où il y a une chapelle miraculeuse), où se trouvait les guichets de paiement, en particulier celui pour les familles nombreuses.

Là aussi c'était vieillot, avec du linoléum par terre et des comptoirs en bois. Ma mère avait une carte famille nombreuse, qui était une sorte de sésame magique pour avoir "une ristourne". Elle parlait beaucoup de ristourne, et je ne savais pas ce que c'était.

Il me semble qu'ensuite les articles étaient livrés chez nous à Sceaux par un camion du magasin, deux ou trois jours plus tard, un camion Bon Marché, ressemblant aux camions de déménagement d'antan avec leur front de cachalot. La livraison et les déballages étaient à nouveau un événement.

Il est arrivé qu'on se promène dans le quartier du Bon Marché, et j'entendais ma mère parler, avec des accents de bonheur, de tel ou tel endroit qu'elle connaissait bien, telle église, tel bâtiment, "le Studio" à côté de Montparnasse où des condisciples à elle avaient logé. Ma mère n'allait *jamais* dans les cafés. Quand elle avait de l'avance à un RV elle allait attendre dans l'église, ou à défaut le square, le plus proche.

Je me rendais compte qu'elle avait eu une vie avant nous, qu'elle avait été une jeune fille de 20 ans qui avait connu le quartier. Sèvres était rue de Chevreuse pendant la guerre, hébergé par une fondation américaine appelée Reid Hall.

Quand j'étais enfant – comme pour tous les enfants j'imagine – mes parents étaient des êtres à la fois concrets et fabuleux, pouvant tout, sans naissance clairement identifiée, ni autre avenir qu'une prolongation indéfinie du présent. Il y avait bien des grands parents, mais c'étaient eux aussi des figures mythiques sans passé distinct du présent. L'histoire était une épopée aussi vague et inventée que celle de Gilgamesh ou de Voragine, et de toute façon concernait plus Dieu que nous.

J'avais sept ou huit ans, et toutes ces expériences prenaient place dans un contexte vague et confus pour moi. Je ne m'étais pas encore remis du bouleversement abrupt qu'avait représenté le passage du monde des Lecques que je comprenais bien – le village, la mer, les pêcheurs, la famille, tante Hélène, la campagne, l'école de Saint-Cyr, etc. – vers le monde de la région parisienne qui était un kaléidoscope de visions toutes plus étranges les unes que les autres, et dans laquelle je vivais mais sans vraiment dans ma tête avoir quitté les Lecques.

Ma mère n'en avait pas conscience, et ne prenait pas tellement la peine de nous expliquer quoi que ce soit. D'autant moins qu'elle était toujours très occupée par ses cinq enfants, son mari, et ses activités municipales qui redémarraient déjà à Sceaux.

Finalement c'est ma grand-mère Marie qui a sans doute mieux compris cela, ou en tout cas qui nous a aidés à comprendre Sceaux et Paris.